

Sixième partie des carnets de guerre de Fernand Blanchon en 1916.

Du 21 décembre 1916 au 18 janvier 1917, le 416^e régiment est engagé à l'Ouest du fort de Douaumont (ravins du Helly et de l'Ermitage).

21 décembre

Départ de Hargecourt (= Hargeville ?) à 8h du matin. Les camions nous prennent à la sortie du village et nous débarquons vers 11 heures à 2 km de Verdun. Encore Verdun!

En route nous avons rencontré des prisonniers boches (une compagnie environ) conduits par des gendarmes. Ils sont couverts de boue et misérablement vêtus. Certains ont des sacs à terre comme coiffure.

Nous partons à 2h du soir, nous traversons Verdun qui n'a guère changé depuis notre départ. Quelques quartiers sont un peu plus démolis, cependant il nous semble que la ville à l'air moins lugubre. Depuis notre dernière avancée qui date de 8 jours, les boches ne tirent presque plus sur la ville, aussi il y a un peu plus de circulation.

Nous sommes logés dans les fortifications extérieures de la ville, sortes de couloirs creusés dans le roc. Nous recevons de la paille pour nous coucher.

24 décembre

Nous avons fait un petit réveillon de Noël grâce au colis de l'un de nous qui arrive de permission le jour même.



« Rempart de Verdun, 24 décembre 1916, avant de monter aux Chambrettes »

25 Décembre

Au petit jour, par une pluie battante nous montons en ligne. Nous avons laissé nos sacs à la voiture ainsi que les instruments de musique. Cela ne nous empêche pas d'être très chargés car nous montons tous le matériel d'infirmier ! (2 panières (?), 2 brancards, seaux, paquets de pansements, lampes à carbure etc.) Plus nos musettes bourrées de 5 jours de vivres (chocolat, boîtes de sardines, galettes, 2 boules de pain) et nos couvertures.

Nous longeons d'abord le boyau de Londres. A 9 heures du matin nous étions aux Quatre Cheminées. Jusque-là tout a été bien.

La deuxième partie du chemin fut beaucoup plus ardue. Nous partîmes des Quatre Cheminées vers 3 heures de l'après-midi pour nous rendre au Ravin du Helly, P.S. du médecin chef, guidés par un cycliste. Nous passâmes par Adalbert, tout près du fort de Douaumont, maintenant en notre possession, et par le village de Douaumont. En tout cinq kilomètres.

Il est difficile de s'imaginer ce qu'est le chemin unique que nous dûmes prendre. C'est une piste faite de madriers de bois large de cinquante centimètres et ne permettant qu'une file Indienne. A droite, à gauche, un amas de boue où on risque l'enlèvement complet. La terre a tellement été remuée par les obus des deux artilleries, la pluie aidant, qu'il est facile de comprendre qu'on ne peut plus trouver un appui pour mettre le pied.

Il faut marcher sur ces deux planches continuellement marmitées (plus de 15 obus nous éclatèrent tout près) ; impossible de faire vite car avec notre chargement nous avons peur de perdre l'équilibre. Quand des troupes viennent en sens inverse c'est une bousculade qui n'en finit plus. Après Adalbert où nous fîmes une petite pose la piste devient affreuse. Les planches n'existent plus. En bien des endroits nous entrons dans la vase jusqu'aux genoux. Quand l'un de nous s'enlise il faut le tirer. Nous passâmes au milieu du village de Douaumont ou plutôt à son emplacement car il n'existe même plus un débris de pierre ou de moellon pour le marquer. La boue est seulement plus blanchâtre. Combien a-t-il fallu de tonnes de feu pour en arriver à ce résultat?

Là où était un village, il n'y a plus qu'un marais de boue. Partout des cadavres de Français ou d'Allemands tués dans notre dernière offensive et qui gisent dans la boue où la mort les a surpris. La boue dans laquelle ils s'enfoncent peu à peu sera leur sépulture. Combien de milliers de cadavres recouvrent ces pentes qui montent vers le fort? Combien de cris humains enfoncés sous nos pas, dont on cherchera en vain les restes?

Il fait nuit quand nous arrivons au Ravin du Helly. Encore 4 km pour nous rendre au P.S. du 1^{er} Bataillon.

Après une pose d'une demi-heure nous repartons avec les infirmiers.

Le chemin est devenu moins impraticable, la terre étant plus ferme, mais plus nous approchons, plus le marmitage devient sévère et nous devons faire vite.

Par deux fois ce fut miracle que personne ne fut touché, une salve de trois 105 nous encadra. Nous les avons entendu venir et avons eu le temps de nous aplatir.

En arrivant au ravin de l'Ermitage où se trouvait le P.S. nous dûmes prendre le pas gymnastique malgré notre attirail car les obus tombaient comme grêle. Nous dûmes même abandonner un panier. Nous sommes au ravin de l'Ermitage qui constitue notre ligne de réserve. (La 1^{ère} ligne est aux Chambrettes). Le 1^{er} bataillon occupe ce ravin où de profondes cagnas construites par les boches nous servent de refuge. Malheureusement le côté de la pente où elles sont construites se trouve sous le tir allemand aussi le marmitage y est continu. Le ravin est d'ailleurs pris d'enfilade par le feu ennemi. En face nous avons le bois des Caurières et derrière c'est le bois de l'Ermitage. Dans ce bois certaines fausses communes contiennent des centaines d'Allemands.

Notre P.S. est une petite sape assez profonde et solide mais il y a juste un petit abri couvert de rondins pour soigner les blessés. Le lendemain vers 15 heures nous en transportons deux.

Le P.S. du médecin chef se trouve au ravin du Helly à 4 km.

Le plus difficile est de quitter le ravin de l'Ermitage, il faudrait faire vite et c'est impossible dans ces trous d'obus pleins de boue. C'est une vraie patinoire.

Jusqu'au ravin du Helly la piste est moins marmitée et c'est plutôt la boue énorme par endroits qui rend le chemin si pénible. A la nuit il y a 3 autres blessés dont un très grièvement.

Les évacuations, très difficiles pendant le jour, deviennent impossibles la nuit où on risque à chaque pas de s'enliser complètement dans la vase. Cette nuit est particulièrement sombre. Aussi quand le major nous commande d'évacuer coûte que coûte le grand blessé nous hésitons pour partir. Nous connaissons d'ailleurs mal le chemin que nous n'avons fait qu'une fois. Comment se diriger avec une pareille nuit? Je pars avec une 1^{ère} équipe, mais nous n'avons pas fait 200 mètres dans le noir que nous sommes obligés de retourner, ayant fait tomber 2 fois le blessé dans nos chutes continues. Nous décidons de partir à 8. Deux marchant devant pour guider les pas des porteurs et deux derrière.

En suivant un fil téléphonique qui traînait par terre nous arrivons ainsi sur la crête. Mais là le fil étant coupé, nous ne tardons pas à être complètement perdus. A force d'errer de ci de là nous découvrons une cagna de signaleurs ou quelques poilus sont entassés. Il pleut toujours, nous tentons d'entrer, mais nous sommes trop nombreux. Ne sachant où nous diriger nous décidons d'attendre là le petit jour et là, assis dans la boue, près du brancard où le malheureux continue son rôle, j'ai passé toute la nuit sous la pluie.

Au petit jour le blessé rendit son dernier soupir et ce fut un cadavre que nous conduisîmes au P.S. du médecin chef.

Quand nous lui eûmes rendu compte de notre nuit, le médecin chef nous remit une note pour notre major interdisant absolument les évacuations de nuit.

Quatre jours après le bataillon montait en 1^{ère} ligne et nous allions occuper un poste de relai à 500 mètres plus en arrière.

Les brancardiers de C^{ie} nous apportaient les blessés de 1^{ère} ligne et nous avions ainsi moins de chemin à faire.

Dans cette nouvelle cagna creusée à flanc de coteau, l'ouverture face aux boches, nous ne fûmes pas trop malheureux bien que très serrés.

Seul le ravitaillement laissait fort à désirer et pendant quinze jours nous dûmes manger surtout nos vivres de réserve, boîtes de sardines et chocolat.

Comme nous pouvons faire un peu de feu, pour changer le goût des sardines que nous ne pouvons plus avaler, nous les faisons cuire dans un fond de gamelle après avoir prélevé une partie de l'huile qui servait à nous éclairer. Évidemment l'odeur n'était pas agréable.

Avec de l'eau boueuse prise dans un trou d'obus nous arrivions à faire des tasses de chocolat grâce au chocolat de réserve. Des traverses de chemin de fer que nous allions chercher la nuit, débitées à petits morceaux avec un coupe-coupe de tirailleur, nous servaient de combustible. Le plus pénible pour moi c'était la fumée car nous vivions continuellement dans une fumée épaisse qui me mettait les yeux en sang.

Nous eûmes peu de blessés mais beaucoup de pieds gelés, certains au 2^e degré, qu'il fallait porter.

Pendant dix jours nous fumes littéralement dans la boue. Je n'avais plus de capote, mes molletières étaient en lambeaux. J'avais dû changer mes souliers pour ceux d'un tué, plus de couverture (?), plus de toile de tente.



« En relai de brancardiers aux Chambrettes, 14 janvier 1917 »

Dix jours après notre arrivée la neige se mit à tomber abondamment pendant plusieurs jours de suite et nous n'eûmes plus à souffrir de la boue complètement gelée, mais ce fut alors une autre histoire. La neige recouvrant les trous pleins d'eau et cachant les pistes. Nous mettions souvent les pieds sur ces traquenards d'un nouveau genre et la glace cédant sous notre poids nous nous enfoncions soudain soudain jusqu'aux cuisses. Au ravin du Helly la piste devient tellement glissante qu'il nous fallait des prodiges pour descendre nos blessés sur la pente abrupte sans les flanquer par terre et malheureusement cela arriva quelques fois.

Pour nous procurer de l'eau, celle des trous d'obus étant gelée, nous devions faire fondre la neige sur le feu. A ce sujet je me rappelle avoir vu prendre de l'eau dans des trous d'obus au ravin du Helly, qui avaient ravagé un cimetière allemand. Des morts déterrés un peu partout, des bras, des jambes, émergeant de ces trous où les hommes buvaient, après avoir cassé la glace.

Le ravitaillement était effectué jusqu'en 1^{ère} ligne par des territoriaux.

Je plaignais ces pauvres vieux que nous voyions passer à la nuit tombante, à la file indienne portant les bouteilles, les bidons et les boules de pain. Ils se hâtaient les malheureux car parfois les obus pleuvaient drus et la sueur leur coulait du front.

Parfois quelques-uns s'arrêtaient à notre poste pour souffler un instant.

Plus d'une fois, le ravitaillement n'arriva pas, pris sous un tir de barrage et personne ne songeait à se plaindre.

Une chose que je dois signaler: plusieurs fois nous vîmes notre général de brigade, De Montbelliard, se promener tout seul, une canne à la main, il vint plusieurs fois jusqu'au ravin de l'Ermitage. Une fois rencontrant une de nos équipes il lui remit une boîte de singe qu'il avait trouvé dans la boue. C'est un bon père de famille qui aime les poilus et en est aimé.

Nous fûmes relevés le 18 janvier au soir. Cela nous faisait 24 jour de secteur. Le régiment eût 94 tués dont le commandant du 2^e bataillon. La relève fut encore très pénible car nous étions très fatigués et surtout déprimés.

Mais nous fûmes vite remis quand, à Verdun, dès notre arrivée, on nous eut habillés des pieds à la tête et quand on nous eût donné des victuailles supplémentaires du nouvel an : champagne, 1L 1/2 de pinard, gnôle, jambon, biscuits, cigares etc. Nous fûmes logés dans une cave superbement meublée (il y avait jusqu'à un piano).

Nous allâmes chercher les instruments et les sacs et le soir ce fut un concert qui finit par une vraie bombe. Le moral était retrouvé.

20 Janvier 1917

A la nuit nous embarquons à la gare de Verdun et nous débarquons à St Dizier au matin du 21.



« Retour des Chambrettes, Janvier 1917 »

21 Janvier

De St Dizier nous avons fait 7 km à pied pour arriver au village de Hallignicourt.

23 Janvier

Nous nous rendons à une petite gare distante de 8 km pour embarquer ; départ à 15 h

[Les carnets de
guerre de Fernand
Blanchon](#)



[Cliquez ici pour
accéder à l'Atelier
Histoire Elie Vinet !](#)